



BRIGITTE  
EXCHAQUET-MONNIER  
& ÉRIC MONNIER

# NOËLLA ROUGET

La déportée  
qui a fait gracier  
son bourreau



NOËLLA ROUGET

## DES MÊMES AUTEURS

*Retour à la vie : l'accueil en Suisse romande d'anciennes déportées françaises de la Résistance, 1945-1947*, Neuchâtel, Alphil, 2013.

*La Suisse et les déportées, 1945-1947 : accueil, témoignage, prise de conscience*, in *En Jeu. Histoire et mémoires vivantes*, n° 4, décembre 2014, p. 91-103.

*Après l'enfer des camps, l'accueil de revenantes en Suisse : dossier*, in *Passé simple, mensuel romand d'histoire et d'archéologie*, n° 6, juin 2015, p. 1-13.

Brigitte Exchaquet-Monnier  
Éric Monnier

# NOËLLA ROUGET

*La déportée qui a fait gracier  
son bourreau*

TALLANDIER

© Éditions Tallandier, 2020  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-4483-8

À Noëlla,  
À Patrick et François, ses fils,  
À Lucile et Constantin, ses petits-enfants.

« Ne pas haïr son ennemi,  
c'est-à-dire ne pas vouloir détruire l'homme en lui. »  
Jean-Pierre Jossua,  
*Peut-on parler de Dieu ?*, Genève, Labor et Fides, 2006.

« Le pardon est le passage obligé de l'apaisement. »  
Boris Cyrulnik, cité par Noëlla Rouget.





## INTRODUCTION

### Une humaniste rebelle

Mardi 2 novembre 1965. Noëlla Rouget s'installe devant sa machine à écrire, y glisse deux feuilles séparées par un papier carbone, ajuste le tout, tourne le rouleau, tape son adresse en haut à gauche, puis la date, et l'adresse de son destinataire. Par la fenêtre du sixième étage du 11 avenue Bertrand, à Genève, au-delà des grands arbres du parc et malgré le brouillard, on distingue le Salève : c'est la France, ce pays qu'elle aime, son pays, pour lequel elle a lutté âprement, au péril de sa vie, et dans lequel elle a été arrêtée comme résistante, vingt-deux ans, quatre mois et dix jours plus tôt. En ce 2 novembre, les doigts de Noëlla courent sur le clavier de la machine, comme ils y couraient entre 1941 et 1943. Mais en ce jour des morts, elle pense à Adrien, son fiancé fusillé, à Émilie et à son dernier geste d'adieu devant le block 27, et à tant d'autres. Ce jour-là, ce ne sont pas des tracts qu'elle tape pour aller les distribuer clandestinement. C'est une lettre, une lettre très importante : elle doit peser chaque mot, argumenter, chercher au tréfonds d'elle-même comment exprimer

au mieux ce qu'elle veut dire, et penser aux réactions de ses camarades d'Angers. Elle voudrait avoir Geneviève à ses côtés, elle serait de si bon conseil, elle qui partage ses valeurs humanistes.

Noëlla rentre juste de Paris, du Palais de justice où elle a été appelée à témoigner. Cette lettre, elle l'adresse au président du tribunal. « Lors de l'audience [...], bouleversée par les souvenirs douloureux qu'il me fallait revivre, je n'ai pas dit tout ce que je voulais dire... » Ce qu'elle peut désormais dire par écrit, c'est son opposition à la peine capitale, qu'elle craint requise contre le prévenu. « Les horreurs vécues sous le régime concentrationnaire m'ont sensibilisée à jamais à tout ce qui peut porter atteinte à l'intégrité tant physique que morale de l'homme », ajoute-t-elle. Ce prévenu, c'est celui qui l'avait arrêtée le 23 juin 1943 et qui est jugé par la Cour de sûreté de l'État.

Jacques Vasseur était un collabo. Il a beaucoup sévi du côté d'Angers, sous les ordres de la Gestapo. Au sortir de la guerre, l'homme a disparu ; il a été condamné à mort par contumace, avant d'être retrouvé en 1962, reclus depuis dix-sept ans dans une cache aménagée au-dessus de la cuisine chez sa mère, à La Madeleine-lez-Lille.

C'est en février 2009 que nous découvrons cette lettre, admirable tant sur la forme que sur le fond, qui nous bouleverse. Elle révèle la profondeur de l'humanisme de Noëlla, et est l'une des raisons qui nous a conduits à écrire ce livre. Nous y avons aussi été encouragés par Robert Badinter, qui parle de cette

## INTRODUCTION

lettre comme d'un « monument », après en avoir pris connaissance lors d'une rencontre avec Noëlla Rouget. Cette lettre n'est pourtant que la partie émergée de l'iceberg.

Lors de notre première visite à celle que nous appelons encore Madame Rouget, dans son appartement du sixième étage de l'avenue Bertrand où, quarante-quatre ans plus tôt, elle avait écrit ce fameux courrier, nous découvrons une dame de quatre-vingt-neuf ans, élégante, souriante, charmante. Elle ne fait pas son âge. Vive et alerte, elle vient nous ouvrir la porte en sifflotant. Son visage arrondi, encadré d'une chevelure grise assez courte et bien coiffée, reflète, comme ses yeux brillants, à la fois de la malice et une grande réflexion. Son caractère est enjoué, joyeux, mais parfois aussi plus sombre. Elle parle de manière réfléchie. Très attentive à l'autre, elle cherche toujours le mot juste, tout en gardant un grand à-propos et un humour acéré. À chaque rencontre, nous sommes émus et touchés par sa personnalité.

D'abord, Noëlla nous aide à identifier ses compagnes sur les photos de l'album du chalet de La Gumfluh, en Suisse, dans lequel elle a passé trois mois de convalescence après sa déportation. Très tôt, elle nous narre avec émotion, mais sans pathos, sa vie peu ordinaire, choisissant soigneusement ses mots. Elle nous parle de sa résistance à Angers, de son arrestation, de sa déportation à Ravensbrück. À l'issue de ce qu'elle appelle « nos séances de travail », elle ne manque jamais de nous offrir un verre de whisky ou une tasse de thé.

C'est au cours d'une de ces rencontres qu'elle nous montre sa lettre au président de la Cour de sûreté de l'État, dans laquelle elle demande que Jacques Vasseur ne soit pas condamné à la peine capitale. Ni elle ni personne ne sait encore que ce dernier vient juste, curieuse coïncidence, de mourir le 7 février 2009, en Allemagne.

\*\*\*

Dix ans plus tard, ce livre est né dans l'amitié et la confiance. Pour l'écrire, nous avons rendu de fréquentes visites à Noëlla, travaillant toujours avec elle pour raviver ses derniers souvenirs. Nous avons tenu à lui donner la parole le plus souvent possible, en reprenant des extraits de ses conférences, de ses discours, de sa correspondance. Ensemble, nous avons parcouru, pas à pas, ses albums de photos, relu des pièces importantes de ses archives, récité les poèmes de son frère Georges ou de son mari André, chanté le *Chant des marais*. Nous l'avons toujours tenue au courant de nos démarches et de la progression de notre travail, lui donnant des nouvelles des personnes, famille, amis et camarades de déportation, dont nous recueillions les témoignages. Nous lui avons raconté nos voyages à Angers, au Landreau (fief de sa branche maternelle) ou à Legé (village d'origine des Peaudeau, son nom de jeune fille). Elle nous a toujours accueillis avec joie, bienveillance et humanité.

Ce livre est un hommage à Noëlla. Un hommage à cette humaniste rebelle, à ce témoin qui a traversé un xx<sup>e</sup> siècle

## INTRODUCTION

marqué par la tragédie de la guerre et de la déportation, bouleversant sa vie, à cette femme courageuse et digne, revenue d'un enfer dans lequel certaines rumeurs la disaient disparue, à cette déportée qui a fait gracier son bourreau.



## CHAPITRE PREMIER

### Une enfance heureuse

Le Vingt-cinq Décembre mil neuf cent dix-neuf, à onze heures du soir est née rue Paul-Bert, 22, Noëla [*sic*] Georgette Marie, du sexe Féminin, de Peaudeau Clément Armand Pierre, trente-deux ans, forgeron, et de Bossard Marie Joséphine Jeanne, son épouse, vingt-neuf ans, couturière, domiciliés à Saumur. Dressé, le vingt-six Décembre mil neuf cent dix-neuf, à trois heures du soir, sur présentation de l'enfant et déclaration faite par le père<sup>1</sup>.

Noëlla est le 206<sup>e</sup> enfant à naître à Saumur en 1919, selon le registre d'état civil qui mentionne encore la présence de deux témoins, ménagère et facteur, lesquels signent avec le déclarant et l'adjoint au maire, officier d'état civil par délégation. Onze heures du soir : il s'en est fallu de peu pour qu'elle ne porte pas ce prénom si évocateur. Comme il est de coutume à l'époque, elle voit le jour au domicile de ses parents. La maison du 22 rue Paul-Bert est modeste, à l'image de la famille Peaudeau. Située sur l'île d'Offard, au milieu de la Loire qui traverse Saumur, elle comporte un

seul étage. On peut imaginer Clément Peaudeau traversant le fleuve sur le pont Cessart, en ce 26 décembre pluvieux, avec Noëlla dans les bras, pour la présenter en mairie.

Noëlla est le troisième enfant de Clément (né à Legé, en Vendée, le 7 août 1887) et de Marie (née au Landreau, en Loire-Inférieure – l'actuelle Loire-Atlantique, le 8 février 1890) ; l'ont précédée Georges, né le 2 février 1914 à Nantes, et Albert, né le 1<sup>er</sup> janvier 1915 au Landreau, décédé à la naissance ou en bas âge. Clément et Marie s'étaient mariés au Landreau le 15 avril 1913. D'après leur acte de mariage, Clément est « serrurier » et Marie, « sans profession ».

En août 1914, la vie de Clément et Marie est, comme celle de millions d'autres, bouleversée par le cataclysme de la Grande Guerre qui va déchirer l'Europe et le monde.

Quatre jours avant son vingt-septième anniversaire, le 3 août, Clément est mobilisé. Nous ne savons pas sur quel front il combat, mais en octobre 1915, il fait l'École d'application de la cavalerie. De Saumur, s'inquiétant de la santé de sa famille, il envoie presque chaque jour des cartes postales à sa femme. Puis en janvier 1916, il est muté dans l'aviation, à la base aérienne de Cazaux, près d'Arcachon, où il aurait travaillé comme mécano sur un avion de Blériot. En 1917, il est nommé caporal. Lorsqu'il est démobilisé en mars 1919, il a le grade de sergent. Clément semble donc avoir échappé à l'horreur des tranchées. Au sortir de la guerre, il devient forgeron à la Compagnie du chemin de fer de Paris à Orléans. Sa fiche militaire précise qu'il bénéficie d'une « affectation spéciale » dans cette compagnie, qui sera intégrée à la toute nouvelle SNCF constituée le 1<sup>er</sup> janvier 1938.





Réunion familiale chez l'oncle et la tante de Noëlla, à la ferme de la Faucherie, à Touvois (44), commune voisine de Legé, vers 1930. De gauche à droite : Marie Peaudeau, mère de Noëlla, Georges son frère, Noëlla, la main gauche sur le chien, sa tante Cécile Peaudeau, son oncle Jean-Marie Peaudeau, sa cousine Lucienne, et son père Clément Peaudeau. On remarque les beaux chapeaux des parents de Noëlla.

© Archives Guy-Rabillier.

Si Marie Peaudeau exprime facilement ses sentiments, Noëlla décrit son père comme un homme peu démonstratif, d'apparence assez froide, mais aimant. Par modestie, il ne parle guère de son travail, mais Noëlla apprend à sa mort qu'il a reçu une médaille pour n'avoir jamais manqué un seul jour au cours de sa carrière. Elle le dit très inventif ; il aurait même mis au point un système pour repositionner des wagons après un déraillement.

Sa famille passe de Nantes à Saumur, à Quimper et à Angers, où elle s'établit en 1927, rue d'Iéna d'abord, puis rue du Temple ; enfin, au 9 bis rue de la Blancheraie, non loin de la gare Saint-Laud, un quartier modeste et plutôt ouvrier qui vit au rythme de l'usine Ecce-Homo de Bessonneau, spécialisée dans la fabrication de bâches. Les établissements Bessonneau, qui regroupent plusieurs fabriques (filature, corderie, etc.), représentent alors la plus grande industrie angevine. Les ouvriers l'appellent « Goussepain » en raison des faibles salaires leur permettant tout juste de frotter une gousse d'ail sur leur pain<sup>2</sup>.

Les Peaudeau semblent cependant jouir d'une situation qui les rapproche de la petite bourgeoisie : ils habitent une maisonnette avec jardin, une bonne est à leur service – même si Noëlla n'en gardera aucun souvenir – et ils possèdent un piano sur lequel Noëlla et Georges jouent parfois à quatre mains. Politiquement, la famille est plutôt marquée à droite et, à l'âge de dix-huit ans, Georges, dans quelques-uns de ses poèmes, manifeste des convictions fortement royalistes. Elle est surtout très catholique. La pratique religieuse y occupe une place centrale et le frère aîné de Noëlla choisit de devenir prêtre. Après des études



Noëlla lors de sa communion solennelle, vers 1930. Cette profession de foi et ce renouvellement des promesses du baptême l'accompagneront tout au long de sa vie.

© Archives privées Noëlla-Rouget.

à l'institution Mongazon et au grand séminaire, il est tonsuré en 1934, nommé sous-diacre en 1937, puis diacre et prêtre en 1938, à l'âge de vingt-quatre ans. Dès le mois d'octobre de cette même année, il devient professeur à Mongazon.

L'enfance de Noëlla est heureuse ; elle est aimée de ses parents, et son grand frère Georges adore sa « petite Nono ». Un lien très fort se noue entre les deux enfants. Alors qu'il est en seconde au lycée Mongazon d'Angers, entre 1930 et 1931, Georges écrit un poème – *Nono !!* – qui dessine un portrait de Noëlla empreint de tendresse : gaie, espiègle, joueuse, rieuse, coquette, pipelette et douillette, parfois boudeuse et même chagrine, des traits de caractère qu'elle conservera tout au long de sa vie.

Qui donc bavarde et rit sans cesse  
De bon matin, dans son dodo ?  
Qui donc chantonne avec ivresse ?  
Mais c'est Nono !...  
Qui donc se lève avec grand' peine ?  
Quitte à regret son lit bien chaud ?  
Qui fait la moue aux bas de laine ?  
Encor Nono !...  
Qui passe une heure à sa toilette,  
Pour se friser, mettre un chapeau ?  
Qui se croit bien, fait la coquette ?  
Toujours Nono !...  
Qui donc tira une sonnette  
Pour déranger de son fourneau  
La bonne active ? Ah quelle athlète  
Cette Nono !...